

## Littérature québécoise

Numéro 35, mars-avril-mai 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20126ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (35), 22-27.

## HÉROÏNE

Gail Scott  
Remue-ménage,  
1988; 16,95 \$

La sympathique narratrice de ce premier roman de Gail Scott sort à grand peine — et assez meurtrie — d'une histoire d'amour qui a débuté à son arrivée à Montréal en 1968 (elle est ontarienne), au moment où elle adhère au groupe révolutionnaire au sein duquel militait son amoureux. Alors qu'elle s'attarde dans un bain, lui reviennent des images des dix dernières années (nous sommes en 1980), marquées par sa relation douloureuse avec Jon, dont elle a tenté stoïquement, mais vainement, d'accepter la polygamie (l'époque et le milieu *progressiste* où ils évoluent prônent bien entendu l'amour libre, en réaction contre l'avalissant couple bourgeois).

Prise ainsi entre ses idéaux féministes et politiques et les sentiments amoureux bien réels qu'elle éprouve, elle se donne pour modèle l'héroïne du roman qu'elle est sur le point d'écrire et qui serait cette femme forte sachant comment «être progressiste tout en défendant ses propres intérêts» (p. 93). C'est donc par l'écriture que Gail (l'auteur donne son nom à sa narratrice-écrivain) va exorciser, sinon dédramatiser, sa peine d'amour, et une partie de sa recherche existentielle sera précisément de réussir à concilier sa propre évolution créatrice, individualiste, avec son action révolutionnaire qui donne préséance à la collectivité.

Avec une tendre ironie et une vive intelligence des contradictions qu'elle vit, la narratrice fait le bilan, à la fois personnel et socio-politique, d'une décennie. On y découvre alors avec surprise le regard que porte une *Anglaise* sur le Québec du FLQ, et qui est, ma foi, aussi *engagé* que celui des nationalistes québécois.



Il est heureux que les éditions du Remue-ménage nous donnent la traduction de ce texte paru en 1987, car Gail Scott a écrit là un des romans les plus attachants qu'il m'ait été donné de lire et qui aille aussi loin dans l'exploration d'un itinéraire amoureux et créateur.

Patricia Belzil

## COYOTE

Michel Michaud  
VLB, 1988; 16,95 \$

J'ai abordé *Coyote* avec mauvaise humeur. Sur la couverture, l'annonce de la préface de Philippe Djian m'indisposait au départ, ce qui je suppose était le contraire de l'effet escompté par l'éditeur. D'abord, racoler le lecteur avec le nom d'un écrivain à la mode me semble une publicité d'un goût douteux? C'est aussi établir d'entrée de jeu une parenté qui incite à la comparaison, ce qu'il faut à tout prix éviter lorsqu'on veut faire vendre un écrivain peu connu. Bref, le calcul publicitaire m'apparaissait faux, et l'opération, plus casse-gueule qu'autre chose. Les aficionados de Djian allaient ranger Mi-

chaud au rang des épigones de dernière catégorie — ce que j'étais prête à faire à la fin du premier chapitre — et ceux qui ne l'aiment pas allaient à cause de cette seule préface passer à côté d'un roman attachant. Car je ne me suis pas arrêtée au premier chapitre heureusement, et l'ombre de Djian s'estompant j'ai pu lire sans référence et prendre le roman pour ce qu'il est: la tendre éducation sentimentale d'un apprenti poète boutonneux, dans le somptueux décor des raffineries de pétrole de Pointe-aux-Trembles («une ville devient un univers dès qu'on aime un de ses habitants», disait Durrell). C'est là que Chomi va vivre sa grande histoire d'amour avec Louise Coyote, être heureux comme ça se peut pas, pleurer toutes les larmes de son corps et devenir un adulte, hé oui. Ça avait été dit mais pas par lui, Michel Michaud. Et lui, c'est un hu-

mour très secondaire cinq — ce qui s'accorde bien à l'âge de son héros — et une écriture qui fait dans la démesure et le baroque, un peu maladroitement souvent, mais qui réussit par moments de jolies envolées et fait naître une réelle émotion. Alors on se dit en terminant son livre la gorge serrée que Michaud devrait continuer d'écrire, juste histoire de voir ce que ça donne...

Marty Laforest

L'EFFET SUMMERHILL  
François Gravel  
Boréal, 1988; 16,95 \$

Les enseignants — et les étudiants — qui en ont vu de toutes les couleurs seront sans doute amusés par *L'effet Summerhill* de François Gravel.

Roman d'apprentissage, cet ouvrage relate l'éducation sentimentale du personnage principal, Jacques, mais surtout son éducation intellectuelle. Jacques a vécu une enfance sans école. Son père, Louis, voué entièrement à son éducation, l'a pris en charge en bas âge afin de l'instruire à sa façon, sévère et la plus traditionnelle qui soit, tandis que sa mère enseignait sans joie dans une école aux allures de prison. Pourquoi cette éducation sévère? Louis a subi la célèbre école de Summerhill et en a beaucoup souffert; adulte, il a entrepris de «démontrer l'inanité des thèses de Neill» (p. 47). Après avoir accompli son *oeuvre* (Jacques est devenu une «magnifique machine à apprendre» (p. 13)), Louis meurt laissant son fils désemparé. Jacques tentera alors l'expérience des études supérieures (en pédagogie!) dans une université décadente aux cours bidon. C'est ensuite l'expérience pédagogique: il enseigne le latin dans une étrange école aux règlements draconiens que les élèves transgressent en douce.

Est-ce l'influence du vidéoclip, le roman est composé de courts chapitres dépourvus de longues descriptions. François Gravel a une histoire à raconter et il s'acquitte de cette tâche avec rapidité, simplicité et humour, sans toutefois égaler la délicieuse satire du monde universitaire que Francine Noël a fort bien réussie dans *Maryse*. L'auteur a su éviter cependant le piège du roman à thèse. (Le lecteur en est d'ailleurs averti par la notice au dos de la couverture).



Reste une constante, soulignée à la fin du roman: les enfants ont besoin de règlements scolaires sévères qu'ils se feront un plaisir de transgresser, autrement l'école est un lieu d'ennui.

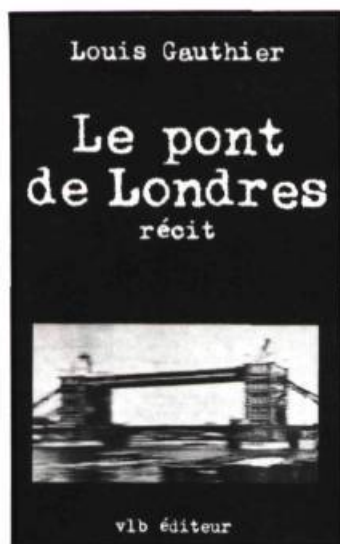
Christine Robinson

## LE PONT DE LONDRES

Louis Gauthier  
VLB, 1988; 9,95 \$

Au-delà de vingt ans déjà que Louis Gauthier occupe, sur la scène littéraire québécoise, une place modeste mais solide. Pourtant son écriture possède encore le souffle tourmenté d'une adolescence qui s'éternise. La fréquence de parution de ses livres — aux quatre ans en moyenne — est juste assez grande pour que chaque publication le fasse redécouvrir. Son dernier récit, second volet d'une trilogie itinérante que *Voyage en Irlande avec un parapluie* a amorcée, vient rappeler la justesse d'un ton qui s'applique à décrire le malaise du voyageur devant son errance. De prime abord, on pourrait même croire que ce fameux ton a pour mission d'occulter la vacuité du propos. Il n'en est rien, puisque la réflexion, anodine en apparence, touche vite à l'essentiel: la fugacité de l'amour, la fragilité de l'amitié et la difficulté de créer.

Après son retour d'Irlande, le narrateur se réfugie chez une connaissance londonienne qui l'accueille de façon courtoise, mais détachée. Sans être une épave à la dérive — on pourrait plutôt le décrire comme un doux parasite —, il sent bien le poids de sa présence sur les épaules de ses hôtes. Tout en le navrant, la situation ne le provoque pas suffisamment pour qu'il arrive à s'en extirper. D'ailleurs que ferait-il sur la route durant l'octave des fêtes de la Nativité? Pour supporter le poids de ses velléités, notre routard cherche l'ivresse dans la bière, le scotch et le haschich de son copain Jim. Ses songes le transportent à Dublin puis à Montréal où, sans raison apparente, il a quitté Kate et Angèle, leur préférant la littérature. «Au fond, écrit-il, la vie ne m'intéressait pas, seule la littérature m'intéressait, et ce qui dans la vie ressemblait à la littérature. C'était à la fois ma perte et mon salut.» (p. 68) Amant lamentable, écrivain qui n'arrive pas à se définir, les rêveries de ce



passager clandestin remplaceront l'oeuvre qu'il projetait. Louis Gauthier, par contre, bâtit un *Pont de Londres* que l'on regrette d'avoir traversé trop vite. Le charme de la brièveté exige.

Pierre Héту

## MARGARET FULLER (1810-1850)

Sylvie Chaput  
Saint-Martin,  
1988; 24,95 \$

## LA FEMME AU 19<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduction et notes  
de Sylvie Chaput  
Margaret Fuller  
Saint-Martin,  
1988; 19,95 \$

Avec l'édition simultanée de la biographie de Margaret Fuller et de la traduction de son principal ouvrage, *La femme au 19<sup>e</sup> siècle*, Sylvie Chaput et les éditions Saint-Martin exhument une femme et un texte qui ne manquent pas d'envergure. Née le 23 mai 1810 à Cambridgeport, au Massachusetts, Sarah Margaret Fuller apprend à lire à trois ans, fréquente les premiers établissements d'enseignement destinés aux filles, enseigne dans des écoles où l'on pratique les dialogues socratiques, anime des «conversations» pour femmes, dirige la rédaction du *Dial*, organe philosophique, littéraire et religieux du mouvement transcendantaliste, devient la première femme américaine à occuper un poste de correspondante à l'étranger (pour la *New York Tribune*), et meurt le 19 juillet 1850 dans le naufrage de l'*Elizabeth*, près de New York. Disciple de Ralph Waldo Emerson,

fondateur du transcendantalisme — sorte de romantisme américain —, Margaret Fuller croit que chaque être humain, en tant que microcosme de l'esprit divin, a le devoir d'exploiter au maximum ses potentialités: «vivre, c'est croître», dirait-elle... L'homme et la femme — le masculin et le féminin — sont les deux volets d'un tout qui s'appelle l'Homme; un développement adéquat des deux constituantes s'avère indispensable à l'épanouissement de l'entité. Or les femmes, tout comme les hommes, ont été victimes d'une erreur de parcours: au lieu de devenir un guide spirituel pour la femme, l'homme s'est arrogé le rôle de maître, confinant ainsi l'un et l'autre dans des fonctions qui ne correspondent pas nécessairement aux destins pour lesquels ils ont été créés.

Le féminisme de Margaret Fuller, qui se rapproche du saint-simonisme, découle de ses convictions transcendantalistes et trouve son apogée dans la publication, en 1843, de l'article du *Dial* intitulé «The Great Lawsuit. Man versus Men. Woman versus Women», texte qui deviendra, en 1845, *Wo-*

*man in the Nineteenth Century* (Greeley and Mc Elrath, New York). *La femme au 19<sup>e</sup> siècle* constitue un long plaidoyer en faveur de la femme, une longue accumulation de preuves de la puissance, des aptitudes, des capacités, bref, de l'intelligence de la gent féminine. D'une culture et d'une érudition incontestables, Margaret Fuller, dans son essai, additionne une quantité incroyable de faits mythiques, folkloriques, historiques, religieux, fictifs, etc., où les femmes tiennent des rôles non traditionnels, et s'étonne de constater que la réalité quotidienne des femmes diffère radicalement de la conclusion logique de son addition: «Si vous me demandez quelles fonctions elles peuvent exercer, je dirai: toutes. Qu'importe le cas que vous me présenterez; qu'elles soient capitaines au long cours, même [...] Je pense que les femmes ont besoin, surtout en ce moment, d'une gamme beaucoup plus étendue d'occupations qu'elles n'en ont, pour que s'éveillent leurs pouvoirs latents. (*La femme au 19<sup>e</sup> siècle*, p. 134)

De construction aride — les 150 pages de l'essai ne compor-

# NOUVEAUTÉS

17,95\$

7,95\$

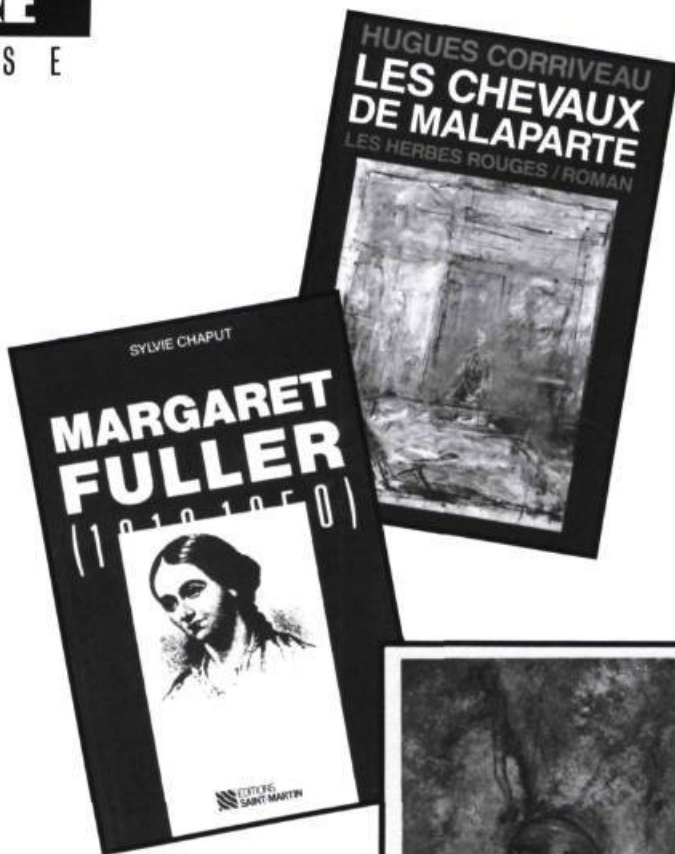
<b>LES BÂTIMENTS ANCIENS DE LA MER ROUGE</b> R. BRUN, B. LEBLANC, A. ROBICHAUD	ESSAI 14,95\$
<b>LA RUÉE VERS LE HOMARD DES MARITIMES</b> RÉGIS BRUN	ESSAI 14,95\$
<b>LES ANS VOLÉS</b> GRACIA COUTURIER	THÉÂTRE 7,95\$
<b>MON MARI EST UN ANGE</b> GRACIA COUTURIER	THÉÂTRE 7,95\$

**DISPONIBLE CHEZ VOTRE LIBRAIRE**  
COMMANDES : DIFFUSION PROLOGUE, VILLE ST-LAURENT

Michel Henry éditeur



tent aucune division et les liaisons entre les idées sont plutôt inexistantes —. *La femme au 19<sup>e</sup> siècle* serait pratiquement illisible sans ce que j'appellerai les documents d'appoint (introduction, chronologie, notes explicatives — heureusement très nombreuses —), tous judicieusement rédigés par Sylvie Chaput. Il est cependant dommage que les lecteurs et lectrices ne trouvent aucun renseignement sur la genèse du texte, c'est-à-dire sur les changements de formes et de contenus qui ont pu survenir entre l'article de journal publié dans le *Dial* et le livre édité chez Greeley and Mc Elrath; ce genre de document aurait d'ailleurs très bien pu faire l'objet d'une édition critique en bonne et due forme. J'irais même jusqu'à dire que



l'essai de Margaret Fuller se passe plutôt mal de la biographie de son auteure, qui vient

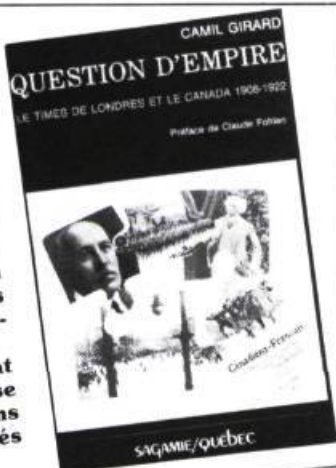


L'Enfant de la batture  
NICOLE HOUDE

la pleine lune

### QUESTION D'EMPIRE

**Camil Girard, historien, analyse l'idéologie diffusée par le plus influent des journaux anglais, le TIMES de Londres, pendant la période de 1908 à 1922. Revivez l'époque mouvementée du début du siècle: guerre de 1914-18, crise de la conscription, naissance des deux nationalismes canadiens.**  
Un livre qui alimente le débat sur l'objectivité de la presse et questionne les relations entre les deux communautés linguistiques du pays.  
248 pages 19,95 \$



### SAGAMIE/QUEBEC

#### ULTIMACOLOR

espace appelle echo



#### GILBERT LANGEVIN

Le dernier recueil de poésie de celui qui a écrit quelques-unes des plus belles chansons de Marjo, Offenbach, Pauline Julien et Gerry Boulet. Traduit dans plus de cinq langues à travers le monde, Gilbert Langevin est un des plus grands poètes québécois d'aujourd'hui.  
Voix rauque, cri dans la nuit, "pour une liberté / douceur de chair".  
ULTIMACOLOR  
96 pages 9,95 \$

Sagamie/Québec, c.p. 303, succ. A, Jonquière, Qc,  
G7X 7W4, tél.: (418) 547-6555.

merveilleusement compléter le diptyque; merveilleusement, car la biographe a donné un ouvrage intéressant et fouillé qui contextualise les événements auxquels a pris part Margaret Fuller. Un duo, donc, qui pose une balise de plus sur notre chemin vers l'égalité et qui doit absolument faire partie de notre patrimoine féministe.

Anne Carrier

#### L'ENFANT DE LA BATTURE

Nicole Houde  
Pleine Lune,  
1988; 12,95 \$

Monde de cauchemar que le monde de Claudia et de Léo, que le monde créé par Nicole Houde autour de ses personnages guetés par la folie. Un couple, un enfant, Marcel, un bébé, Julie habitent ce cauchemar marqué par la mort mystérieuse de la petite fille, retrouvée maquillée et mutilée sur la plage.

Dramatique à souhait, *L'enfant de la batture* tire sa plus

grande originalité de l'intensité de sa vision poétique, contrepoint de ce monde de souffrance tout aussi intense. Les dialogues sont rares comme le sont les contacts, pauvres, morcelés, que les personnages entretiennent avec la réalité extérieure; enfoncé dans sa propre solitude, chacun poursuit en effet son monologue intérieur. Le recours à l'imaginaire est cependant omniprésent; occasion pour les enfants de réinterpréter leur monde, il entraînera chez les parents une régression vers l'enfance qui jalonne leur naufrage graduel dans la folie.

Une telle intensité d'émotion, toujours sur le même registre, devient vite presque intolérable; surtout quand il apparaît clairement que le conflit ne trouvera de solution qu'avec la disparition ou la mort de tous les protagonistes. Notons également que seuls leurs fantasmes (enfants) ou les événements traumatisants de leur enfance revécus jusqu'à l'obsession (adultes) différencient les personnages: ils ont les mêmes symptômes et les mêmes façons de les vivre, ce qui a pour effet de les dépersonnaliser.

Ces faiblesses mises à part, *L'enfant de la batture* vaut d'être lu, ne serait-ce que pour l'émotion qu'il suscite.

Nicole Côté

**LES CHEVAUX DE MALAPARTE**  
Hugues Corriveau  
Les Herbes rouges,  
1988; 16,95 \$

**ÉCRIRE UN ROMAN**  
Hugues Corriveau  
Les Herbes rouges,  
1988; 14,95 \$

Ce roman dépeint et analyse les relations troubles entre trois personnages: une femme, Lama, et deux hommes, John et Peter, des individus qui nous apparaissent tout de suite étranges, dotés d'un imaginaire délirant. John vit sous l'emprise de Lama, agissant à sa place jusqu'à devenir peu à peu son double; Lama vit un drame intérieur dont on soupçonne petit à petit l'intensité; Peter cache, sous des dehors aimables, une personnalité énigmatique. Tous vivent surtout dans leur monde intérieur: peu de dialogue, des échanges déçus, dépourvus de sens où



l'on s'acharne à détruire la pensée de l'autre sur soi, à détourner la conversation, mais une sexualité débridée entre les membres du trio. Ces ingrédients et la présence de référents tels l'eau, le pain, le couteau, le ventre, donnent une idée du symbolisme inhérent au récit qui permet une multitude de lectures et d'interprétations. Ce roman est en fait très profond (trop?). On ne sait pas, on ne saura jamais, si les événements racontés sont réels ou imaginaires. Or, l'auteur prend là un grand risque, puisque le lecteur peut être facilement dérouté dans sa compréhension globale du texte.

À l'image de l'atmosphère générale du roman, mes sentiments envers cette oeuvre sont ambivalents: je ne sais plus très bien s'ils sont positifs ou négatifs et même s'ils sont réels ou imaginaires. Chose certaine, il s'agit ici d'un livre fait sur mesure pour les passionnés de l'analyse de textes; un livre probablement difficile à lire pour les autres.

Ce que vient confirmer la publication simultanée d'un essai du même auteur, *Écrire un roman*, qui porte sur *Les chevaux de Malaparte*; Hugues Corriveau y analyse ses sentiments et ses questionnements tout au long de l'élaboration du roman.

Un livre intéressant pour qui aura lu *Les chevaux de Malaparte* puisqu'il offre un éclairage nouveau de certains aspects du récit, de même qu'il dénoue quelques intrigues qui auront paru insolubles au lecteur. Il est peu pertinent, par contre, pour les autres car les pensées de l'auteur sur son acte et son plaisir d'écrire sont intimement liées à la trame du roman, comme s'il proposait d'autres pistes de réflexion à qui vient d'en faire la lecture, ses propos complètent à merveille la fiction et s'avèrent même à certains égards essentiels à une meilleure compréhension du roman.

Cet essai nous permet aussi de confronter notre propre interprétation à celle de l'auteur, ce qui rend le jeu amusant par moments. Cependant, on dirait que l'auteur, fier de son roman et craignant que celui-ci ne soit pas reconnu à sa juste valeur, a voulu entreprendre lui-même la première analyse de son récit; il avoue: «Le livre n'est même pas terminé et je me prends à rêver à des études à son sujet» (p. 23).

Mais si *Les chevaux de Malaparte* est habilement construit, au point qu'on puisse effectivement concevoir des analyses à son endroit, ce n'est pas tout le monde, en revanche, qui a envie de se laisser prendre au jeu et de voir dans un roman un sujet d'étude.

Louise Vachon

**ANNE, MA SOEUR ANNE**  
**Paul-François Sylvestre**  
**Prise de parole, 1988; 9,95 \$**

Une jeune fille, Josianne Caron, vit comme toutes les jeunes filles de son âge, jusqu'au jour où elle se sent appelée. Elle traverse l'Atlantique pour la Nouvelle-Angleterre, accompagnée de ses frères et soeurs. Elle entre dans la communauté des Soeurs du Prompt-Secours de la Providence.

Au couvent, on remarque très vite le caractère entêté de Josianne Caron devenue soeur Marie-Anne Bathilde. La Supérieure l'ayant affectée aux cuisines d'un hôpital, Soeur Marie-Anne manifeste son mécontentement en faisant une grève de la faim; elle obtient ce qu'elle veut: on l'envoie s'occuper des malades. L'amitié d'un médecin lui sert un temps de rempart contre le mépris grandissant des soeurs mais on déplace soeur Marie-Anne d'un endroit à l'autre. Elle se plaint à l'évêque; se révèle alors la connivence entre celui-ci et la Supérieure: on veut la ramener de force à la Maison-mère, pour ensuite la faire interner. Josianne Caron entreprendra des démarches auprès d'un tribunal ecclésiastique qui n'aboutissent pas, puis porte sa cause en cour civile: elle gagne son procès.

Ces dernières années ont vu apparaître quelques créations mettant la religion en cause, que l'on songe aux films *Thérèse* ou *Agnes of God*. Les abus de pouvoir décrits dans *Anne, ma soeur Anne* ressemblent beaucoup à ceux que dépeignait Claude Jutras dans le film *La Dame en couleur*. L'écriture de ce roman est simple et efficace. Notons l'imprécision des lieux, peut-être voulue. Anne me semble être un personnage convaincant dans une période de l'histoire où le clergé avait la mainmise sur la conscience de presque tous et chacun.

Paul Éliani



Pierre Karch

Cuba, la perle des Antilles. Un lieu où les rêves semblent réels et où la réalité prend des allures de songe. Une vingtaine de touristes canadiens s'y retrouvent à Noël et plongent tête baissée dans des aventures qui les conduiront un peu plus près d'eux-mêmes et un peu plus loin de leurs illusions.



"Douanier des âmes", Pierre Karch nous offre, avec *Noëlle à Cuba*, une aventure émouvante, pleine de la chaleur des îles. Ce récit, à savourer comme un bain de soleil, nous entraîne sous toutes les latitudes émotives d'une histoire bien racontée.

"... par la magie des mots (Pierre Karch) arrive à redonner à la banalité des destins ordinaires leur singulière grandeur. (...) Ce voyage à Cuba est le parfait cadeau (...) pour ceux qui ne pourront voyager que dans les livres. Pour ceux qui partiront, c'est le livre à apporter dans ses bagages..." Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*.

392 pages, 17,95\$



Disponible chez votre libraire



**PRISE DE PAROLE**

c.p. 550 Sudbury (Ontario) P3E 4R2 (705) 675-6491



### NATA ET LE PROFESSEUR

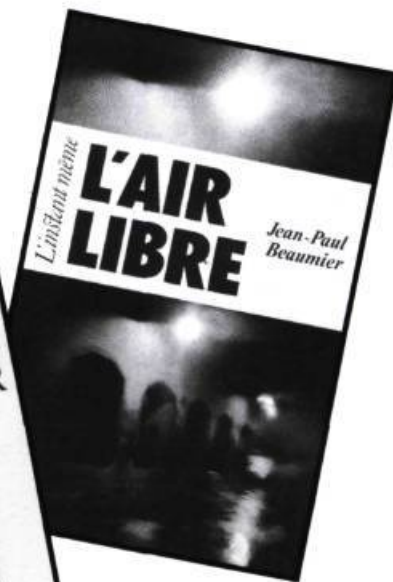
Alice Parizeau  
Québec/Amérique,  
1988; 18,95 \$

Alice Parizeau raconte ici une belle histoire d'amour entre deux Polonais émigrés à Paris, Henryk (le professeur) et Nata. En réalité, Henryk a perdu son poste d'enseignant depuis que le lycée polonais a fermé ses portes, mais il accepte de donner des leçons de diction à une jeune compatriote chanteuse qui veut conquérir Paris. À la place, c'est Henryk que la belle Nata conquiert, bien qu'il résiste au début devant la jeunesse de son élève (il a deux fois son âge). Parallèlement à leur vie amoureuse, ils mènent une lutte pour faire connaître les peintures que l'oncle d'Henryk lui a léguées et qui témoignent des injustices com-



mises par les Soviétiques à l'endroit des Polonais.

Par petites touches insistantes, grâce à la description fouillée de ses états d'âme et aux



comme toutes ces histoires qui mêlent savamment l'amour de la patrie et celui avec un grand A, à élever notre conscience politique et... romantique.

Patricia Belzil

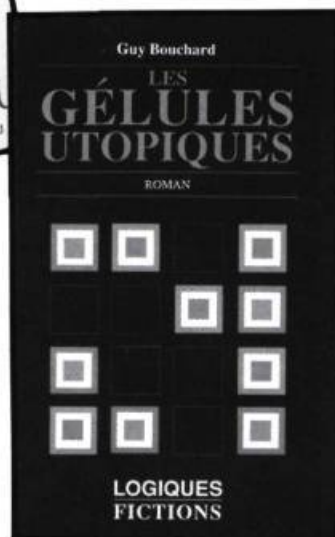
### L'AIR LIBRE

Jean-Paul Beaumier  
L'instant même, 1988; 16,95 \$

À la manière des rêves qui donnent accès aux zones obscures de l'inconscient, chacune des brèves fictions de *L'air libre* élucide un aspect du réel qui échappe à ceux qui ne savent pas voir au-delà des apparences. Comme le rêveur à peine éveillé et encore emprisonné dans les filets de son imaginaire omniscient et énigmatique, Jean-Paul Beaumier orchestre des faits qui juxtaposés semblent incongrus. La confusion entre les êtres, les choses et les événements s'évanouit au détour d'un mot ou d'une phrase qui fait basculer le récit dans un univers tout à fait différent, inattendu. D'autres nouvelles moins oniriques témoignent d'un regard subjectif sur des faits plus quotidiens.

La précision des descriptions des mouvements intérieurs et extérieurs des êtres souligne un souci du détail et une recherche de réalisme. Si la notion du temps est importante, elle est tout aussi incontrôlable: personne ne sait diriger sa vie; chacun se laisse emporter par les événements, occasions de se définir. Composé de textes inédits ou publiés sous une autre forme, *L'air libre* révèle un nouvel auteur dont la fluidité de l'écriture et l'originalité des propos me fait souhaiter qu'il poursuive dans une voie qui semble bien lui convenir.

Sylvie Beaupré



monologues intérieurs qu'elle lui prête généreusement, Alice Parizeau a créé, avec Henryk, un personnage d'une étonnante profondeur, tout en nuances. Malheureusement, si l'on suit pas à pas ce bon Henryk, en revanche on perd bien vite sa Nata de vue: inconsistante au début, elle devient petit à petit singulièrement évanescence. Sans doute cette inégalité procède-t-elle de la relation même qui s'établit entre les deux personnages: Henryk étant celui des deux qui aime davantage, il lui semble toujours que Nata se dérobe, lui échappe. Par l'absence de focalisation sur Nata, l'auteur veut vraisemblablement faire en sorte qu'elle échappe aussi au lecteur, afin que la jalousie et l'angoisse d'Henryk lui soient communiquées. Cependant, il est dommage que Nata, qui devient pourtant sublimement héroïque à la fin, n'ait pas été pleinement l'héroïne du roman.

Je résiste à vous dévoiler les conditions de cet héroïsme dans le destin de Nata. Vous verrez que *Nata et le professeur* est un roman solide, qu'il réussit,

### LES GÉLULES UTOPIQUES

Guy Bouchard  
Logiques, 1988; 19,95 \$

L'histoire se passe à l'Île d'Orléans, au XXI<sup>e</sup> siècle. Une expérience sociologique, à grande échelle, un laboratoire de 42 milles. Isolé, fermé. Des femmes, des hommes, leurs enfants, mais aussi des orphelins qui doivent prendre tous les jours des gélules contre l'agressivité. Ce sont des androïdes!

Le roman raconte l'histoire de Marie et de Joseph, la soeur et le frère, ou plutôt la bio-humaine

## J'ai vite compris



des aperçus espiègles, touchants, souvent drôle d'une jeunesse passée au Canada français dans les années cinquante. ... les Acadiens, les Québécois, et les francophones de l'Ouest canadien ont tous été moulés, pour ainsi dire, par la même matrice culturelle... Ce petit livre tente, à l'aide de faits et d'images, de retracer quelques "lieux communs" de cet héritage français collectif en Amérique du Nord.

**J'ai vite compris**, Pierre Montgrain, Michel LeBlanc, Cyril Parent, 82p., 16,95\$

Les Éditions du Blé  
c.p. 31 Saint-Boniface  
R2H 2B4



dans toutes les bonnes librairies  
distribution: Québec livres



qui a vécu une partie de son enfance avec l'andro-humain. Mais est-ce bien l'histoire? Car *Les Gélules utopiques*, c'est aussi le roman écrit par Doc Bélisle, l'homme qui a mis sur pied ce projet démesuré, le grand patron mythique qui tire encore toutes les ficelles.

Bon, récapitulons. Il y a la soeur, Marie, qui, après s'être sauvée de l'île à treize ans, y revient pour travailler au Centre. Elle déteste son faux frère, se sent coupable de la mort de ses parents, garde des séquelles d'une tentative de viol. Joseph, lui, fait partie des andro-humains. Il travaille aussi au Centre, assiste tous les dimanches aux offices de la confrérie des andros, et possède des dons latents de télépathie. Ensemble, malgré eux, ils vont vivre une série d'aventures qui les mèneront à de bien étranges découvertes.

Il y a aussi l'écriture. Simple, sans recherche, voire sèche et insipide. Du dialogue, du monologue intérieur, pas de description, ou si peu. Pour dire comment les premières pages sont pénibles. Dans l'action, il y a des impossibilités, des aberrations logiques. Le lecteur se sent trahi par un auteur sans grande rigueur. Mais tout à coup, un revirement: l'écriture révèle sa vraie nature, la pauvreté s'explique. Encore un autre retournement et voici les fils blancs qui tombent: la réalité est autre, plus subtile. Il faut creuser, encore et encore...

La place manque pour ne serait-ce qu'effleurer les multiples subtilités du livre de Guy Bouchard — ces références continuelles au corpus SF, entre autres. Aussi je terminerai en mentionnant que, derrière sa trame gigogne, *Les Gélules utopiques* nous parle du devenir de l'humanité, entrelaçant des préoccupations féministes, des discours écologistes et des théories évolutives.

*Les Gélules utopiques*: un livre extrême, qu'on aimera ou détestera, mais qui ne laissera pas indifférent.

Jean Pettigrew

**LA SEMAINE DU CONTRAT**  
**Jean-Marie Poupart**  
**Boréal, 1988; 19,95 \$**

Grand amateur de polar, j'attendais avec impatience *La semaine du contrat*. Tous les journaux (ceux que j'ai lus) s'accordaient à décrire le dernier Pou-

part comme un excellent roman policier. C'est donc avec un préjugé très favorable que j'ai commencé ma lecture.

Le récit s'ouvre alors que Gilles Dufresne, écrivain reconnu et respecté, s'apprête à lire les commentaires suscités par son dernier roman. Il ne s'attend certes pas à ce que la critique crie au chef-d'oeuvre, mais il croit fermement que son livre sera bien accueilli. Quelle n'est pas sa surprise lorsqu'il s'aperçoit que deux des chroniqueurs littéraires les plus en vue démolissent littéralement son travail.

Aussi loin qu'il puisse se souvenir, la critique ne l'avait jamais ménagé. Cependant, la férocité des attaques contre son livre lui semble tout à fait injustifiée. Dufresne ne peut se remettre de cet échec, car il ne comprend pas pourquoi Picard et Lafleur, les deux chroniqueurs, se sont acharnés ainsi sur lui. Il décide alors d'engager un tueur à gages pour se débarrasser de ces deux individus, qu'il juge indignes d'exercer leur profession.

Durant la majeure partie du roman, Dufresne s'interroge sur le bien-fondé de sa décision, tout en faisant, malgré tout, des démarches pour passer son contrat. Quand enfin il trouve un tueur professionnel qui accepte de faire le travail, il se sent soulagé quoique légèrement inquiet. Parfois les choses ne se produisent pas exactement comme on les avait prévues...

Malgré un résumé qui peut laisser présager un contenu très policier, on finit par se demander pourquoi on classe *La semaine du contrat* parmi les polars. En fait, on n'y retrouve qu'une amorce de roman policier qui, de plus, sert uniquement de prétexte à l'auteur pour une critique de l'institution littéraire et une réflexion sur le métier d'écrivain, la difficulté d'écrire et de se renouveler. Ce n'est donc pas à proprement parler un récit policier.

Somme toute, voici un excellent roman rempli d'humour souvent noir et de clins d'oeil aux lecteurs. De plus, on ne peut s'empêcher de remarquer le jeu ambigu du narrateur. On croit avoir affaire à un narrateur omniscient, mais parfois on en vient à se demander si ce n'est pas Dufresne lui-même qui parle. Le narrateur demeure une énigme...

Serge Bergeron



19,95\$

Ce beau portrait nous montre que le dialogue de Mgr Savard avec l'invisible passait par le visible de la nature et de l'humain. Mgr Savard nous apprend à vivre l'âme traversée de mots et le corps lié au paysage.

Une très belle introduction à l'oeuvre de Mgr. Savard

Jean Royer



49,95\$

Voilà certes un instrument indispensable qui permettra de pousser plus avant nos connaissances de corpus poétique au XIX<sup>e</sup> siècle.

Aurélien Boivin

une présence active à notre culture

les éditions  
**fides**

5170, av. Decelles, Montréal, Québec H3S 2C5 — (514) 735-6406